

FRANCIS SCOTT FITZGERALD

*GATSBY*  
*LE MAGNIFIQUE*



# GATSBY LE MAGNIFIQUE

Gatsby le magnifique

1

2

3

4

5

6

7

8

9

Page de copyright

# GATSBY LE MAGNIFIQUE

Francis Scott Fitzgerald

## I

Quand j'étais plus jeune, ce qui veut dire plus vulnérable, mon père me donna un conseil que je ne cesse de retourner dans mon esprit :

– Quand tu auras envie de critiquer quelqu'un, songe que tout le monde n'a pas joui des mêmes avantages que toi.

Il n'en dit pas davantage, mais comme lui et moi avons toujours été exceptionnellement communicatifs tout en y mettant beaucoup de réserve, je compris que la phrase impliquait beaucoup plus de choses qu'elle n'en exprimait. En conséquence, je suis porté à réserver mes jugements, habitude qui m'a ouvert bien des natures curieuses, non sans me rendre victime de pas mal de raseurs invétérés. Un esprit anormal est prompt à découvrir cette qualité et à s'y attacher, quand elle se montre chez quelqu'un de normal ; voilà pourquoi, à l'Université, on m'a injustement accusé de politicailler parce que j'étais le confident des chagrins secrets de garçons déréglés et inconnus. La plupart de ces confidences, je ne les avais pas recherchées – j'ai souvent feint le sommeil, la préoccupation ou une hostile légèreté quand, à un de ces signes qui ne trompent jamais, je reconnaissais qu'une révélation d'ordre intime pointait à l'horizon ; car d'habitude les révélations intimes des jeunes hommes, ou tout au moins les termes dans lesquels ils les expriment, sont entachées de plagiat et gâtées par de manifestes suppressions. Réserver son jugement implique un espoir infini. J'aurais encore un peu peur de rater quelque chose si j'oubliais, comme le suggérait mon père avec snobisme et comme avec snobisme je le répète ici, que le sentiment des décences fondamentales nous est réparti en naissant d'une manière inégale.

Or, ayant fait ainsi étalage de tolérance, j'en viens à l'aveu que la mienne a ses limites. Notre conduite peut avoir pour fondation un roc dur ou de fluides marécages, mais passé un certain point, peu me chaut sur quoi elle est fondée. Quand je rentrai de New-York, l'automne dernier, j'aurais voulu que le monde entier portât un uniforme et se tînt figé dans une sorte de garde à vous moral ; je ne souhaitais plus d'excursions tumultueuses avec coups d'œil privilégiés dans le cœur humain. De cette réaction, je n'excluais que Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre. Gatsby représentait pourtant tout ce à quoi je porte un mépris dénué d'affectation. S'il est vrai que la personnalité est une suite ininterrompue de gestes réussis, il y avait en cet homme quelque chose de magnifique, je ne sais quelle sensibilité exacerbée aux promesses de la vie, comme s'il s'apparentait à une de ces machines compliquées qui enregistrent les tremblements de terre à dix milles de distance. Une telle promptitude à réagir ne présentait rien de commun avec cette mollasse impressionnabilité qu'on dignifie du nom de « tempérament créatif » – c'était un don d'espoir extraordinaire, un romanesque état de préparation aux événements comme jamais je n'en avais trouvé de pareil chez un être humain et comme il n'est guère probable que j'en rencontre de nouveau. Non – en fin de compte, Gatsby se révéla sympathique ; c'est ce qui le rongea, la poussière empoisonnée qui se levait derrière ses rêves, qui avait pour un temps fermé mon intérêt aux chagrins abortifs et aux joies à courte haleine de l'humanité.

Ma famille se compose de gens connus et à leur aise, établis depuis trois générations dans cette ville du Middle West. Les Carraway forment en quelque sorte un clan et la tradition veut que nous descendions des ducs de Buccleuch, mais le véritable fondateur de la lignée à laquelle j'appartiens fut le frère de mon grand-père, lequel

vint ici en mil huit cent cinquante et un, se fit remplacer pendant la Guerre de Sécession et inaugura le commerce de quincaillerie en gros que mon père continue à diriger.

Je n'ai jamais vu ce grand-oncle, mais il paraît que je lui ressemble – si l'on en croit surtout le portrait à l'huile pendu dans le bureau de papa où il apparaîtrait sous un aspect inflexible et sceptique. J'obtins mes diplômes à Yale en 1915, tout juste un quart de siècle après mon père, et un peu plus tard affrontai cette émigration teutonique qu'on réussit à endiguer, temporairement du moins, et qu'on a nommée la Grande Guerre. Je pris tant de plaisir au contre-raïd que j'en revins fort agité. Le Middle West, où je m'attendais à retrouver le centre brûlant du monde, me fit l'effet de n'être que sa lisière effilochée – à telles enseignes que je pris la décision d'aller à New-York pour y faire mon apprentissage dans une banque d'émission. Tous les jeunes gens que je connaissais travaillaient dans des banques d'émission, ce qui m'autorisa à supposer que le métier pouvait nourrir un célibataire de plus. Mes tantes et mes oncles assemblés au complet débattirent la question, comme s'il s'était agi de me choisir une école enfantine et firent en fin de compte : « Après tout, pourquoi pas », avec des visages fort graves et dubitatifs. Mon père consentit à m'entretenir pendant une année et, après divers retards, je me rendis dans l'Est pour toujours, du moins je le croyais, au printemps de l'an 1922.

Le bon sens aurait voulu que je cherche un logement à New-York, mais la saison était chaude et je venais de quitter une ville pleine de larges pelouses et d'arbres fraternels. Aussi, lorsqu'un de mes jeunes camarades de bureau suggéra que nous prissions ensemble une maison dans la banlieue, la proposition me sembla-t-elle géniale. Il trouva la maison, un bungalow en carton-pâte fatigué par les intempéries, d'un loyer de quatre-vingts dollars par mois, mais à la dernière minute, la firme l'envoya à Washington et j'allai à la

campagne tout seul. J'avais un chien – du moins je l'eus pendant quelques jours jusqu'à ce qu'il prît la clef des champs – une vieille auto Dodge et une Finlandaise qui faisait mon lit, préparait mon petit déjeuner et marmottait des proverbes finnois, en s'affairant devant le fourneau électrique.

Je me sentis assez dépaysé pendant un jour ou deux, jusqu'à ce qu'un matin, un homme plus récemment arrivé que moi m'arrêta sur la route.

– Le village de West-Egg, je vous prie ? me demanda-t-il, désorienté.

Je le renseignai. Et, continuant mon chemin, je ne me sentis plus dépaysé. J'étais un guide, un indicateur de routes, un des premiers colons. Sans s'en douter, cet homme m'avait conféré le droit de cité dans le patelin.

Si bien qu'avec le soleil et les grandes poussées de feuilles qui croissaient sur les arbres à l'allure dont grandissent les choses dans les films à mouvement accéléré, je ressentis cette conviction bien connue que la vie recommençait à neuf avec l'été.

En premier lieu, il y avait tant de livres à lire, tant de belle santé à cueillir aux branches de l'air jeunet et dispensateur de souffle. J'achetai une dizaine de tomes traitant des affaires bancaires, de crédits, de placements, qui s'alignèrent en rouge et or, sur une planchette, comme du numéraire frais émoulu de la Monnaie, promettant de me révéler de reluisants secrets exclusivement connus de Midas, Morgan et Mécène. D'ailleurs je nourrissais sérieusement l'intention de lire bien d'autres livres encore. Au collège j'avais été assez féru de littérature – une année entière j'avais écrit pour le *Yale News* une série d'articles de fond, fort solennels et totalement dépourvus de subtilité – et maintenant j'allais réincorporer à ma vie toutes les choses de cet ordre et redevenir un de ces si rares

spécialistes : « l'homme d'un talent universel. » Ceci n'est pas qu'une épigramme – après tout on obtient beaucoup plus de succès quand on regarde la vie par une seule fenêtre.

C'est tout à fait par hasard que la maison que j'avais louée se trouvait située dans une des plus étranges communautés de l'Amérique du Nord. Elle s'élevait sur cette île mince et turbulente qui s'allonge à l'est de New-York – et où, entre autres curiosités naturelles, on remarque deux formations de terrain peu ordinaires. À vingt milles de la grande cité, une paire d'œufs énormes, identiques quant au contour et séparés seulement par une baie, ainsi nommée par pure courtoisie, s'avancent dans la nappe d'eau salée la plus apprivoisée de l'hémisphère occidental, cette vaste basse-cour humide qu'on appelle le détroit de Long-Island. Il ne s'agit point d'ovales parfaits – comme l'œuf de Christophe Colomb, ils sont tous deux aplatis au bout de contact – mais leur ressemblance physique doit être une source de confusion perpétuelle pour les mouettes qui volent au-dessus d'eux. Pour les êtres sans ailes, un phénomène plus intéressant est leur dissemblance en tout ce qui n'est point forme et grandeur.

Je demeurais à West-Egg – l'œuf occidental – qui est, avouons-le, le moins chic des deux, bien que ce soit là une étiquette des plus superficielles pour exprimer le contraste bizarre et assez sinistre qui existe entre eux. Ma maison se trouvait à la pointe extrême de l'œuf, à cinquante yards à peine du détroit, et resserrée entre deux énormes bâtisses qu'on louait douze ou quinze mille dollars pour la saison. Celle que j'avais à ma droite était un monument colossal, quel que soit l'étalon d'après lequel on veuille la juger – de fait, c'était une copie de je ne sais quel hôtel de ville normand avec une tour à un de ses angles, d'une jeunesse saisissante sous sa barbe de lierre cru, une piscine de marbre et plus de vingt hectares de pelouses et de jardins. C'était le château de Gatsby. Ou, pour mieux dire, étant donné que je ne



connaissais point M. Gatsby, c'était un château habité par un gentleman de ce nom. Quant à ma maison, elle offensait la vue, mais en petit, et on l'avait oubliée là, de sorte que j'avais vue sur la mer, vue en partie sur la pelouse de mon voisin et la consolante proximité de millionnaires – le tout pour quatre-vingts dollars par mois.

De l'autre côté de la petite baie, les blancs palais du fashionable East-Egg étincelaient au bord de l'eau, et l'historique de cet été commence réellement le soir où je pris le volant pour y aller dîner avec les Tom Buchanan. Daisy était ma cousine éloignée, j'avais connu Tom à l'Université, et, tout de suite après la guerre, j'avais passé deux jours avec eux à Chicago.

Parmi d'autres prouesses d'ordre physique, le mari avait été un des plus puissants athlètes qui eussent jamais joué au rugby à Yale – un personnage jouissant en quelque sorte d'une renommée nationale, un de ces hommes qui, à 21 ans, atteignent à un degré d'excellence si aigu, quoique d'un ordre limité, que tout ce qu'ils font par la suite a la saveur d'un contre-effet. Sa famille était fabuleusement riche – même au collège sa prodigalité était un sujet de reproche – mais maintenant il avait quitté Chicago et était venu à New-York dans un équipage à couper la respiration. Un exemple : il avait apporté de Lake-Forest toute une écurie de poneys pour jouer au polo. On avait peine à se convaincre qu'un homme de son âge pouvait être assez riche pour s'offrir un luxe pareil.

J'ignore pourquoi les Buchanan étaient venus dans l'Est. Ils avaient passé une année en France sans motif défini ; puis ils avaient erré de-ci de-là, irrésolument, partout où des gens jouaient au polo et étaient riches ensemble. Daisy m'avait dit par téléphone qu'ils s'étaient installés à East-Egg de façon permanente, mais je n'en crus rien – j'ignorais tout des dispositions de Daisy, mais je sentais que Tom vagabonderait indéfiniment, cherchant, avec un peu de nostalgie, la

turbulence dramatique de quelque partie de ballon, à laquelle il ne devait jamais prendre part.

C'est ainsi que par une chaude et venteuse fin d'après-midi j'allai à East-Egg voir deux vieux amis que je connaissais à peine. La somptuosité de leur logis dépassa mon attente – c'était une demeure de l'époque coloniale, blanche et rouge, très gaie, qui dominait la baie. La pelouse naissait sur la plage même et courait, pendant un quart de mille, vers la porte d'entrée, sautant par-dessus cadrans solaires, sentiers pavés de briques et jardins flamboyants, pour se briser enfin contre le mur en éclatantes gerbes de vigne vierge, comme emportée par son élan. La monotonie de la façade était rompue par une rangée de portes-fenêtres, étincelantes à cette heure de l'or qu'elles reflétaient et grandes ouvertes au vent du chaud après-midi. En habit de cheval, Tom Buchanan était planté, les jambes écartées, sur le perron.

Il avait changé depuis Yale. C'était à présent un robuste garçon de trente ans, aux cheveux paille, avec une bouche assez dure et des manières hautaines. Brillants d'arrogance, ses yeux occupaient à présent une place prépondérante dans sa physionomie ; ils lui donnaient l'air de toujours se pencher en avant d'un air agressif. Le chic efféminé de son costume ne parvenait pas à dissimuler l'énorme puissance de ce corps : il semblait gonfler ses bottes brillantes à en faire craquer les boucles et l'on voyait bouger de grosses boules de muscles chaque fois que son épaule remuait sous son mince veston. C'était un corps capable, comme on dit en langage de mécanique, d'un « moment » formidable – un corps cruel.

Quand il parlait, sa voix, qui était celle d'un aigre ténorino enroué, accentuait encore l'impression de combativité qu'il dégageait. Il y avait en elle un soupçon de condescendance paternelle, même envers les gens qui lui étaient sympathiques – et certains à Yale l'avaient exécré jusqu'à la moelle.

– Allons, allons, semblait-il dire, n’allez pas croire que mon opinion soit sans appel parce que je suis plus fort et plus viril que vous.

Nous appartenions à la même société d’anciens élèves et bien que nous ne fussions jamais devenus intimes, j’avais toujours senti qu’il avait bonne opinion de moi et qu’avec je ne sais quelle douceur chargée d’âpreté et de bravade, qui lui était particulière, il aurait voulu se faire aimer de moi. Nous causâmes quelques minutes sous le portique ensoleillé.

– C’est une gentille propriété que j’ai là, fit-il, tandis que son regard faisait le tour de l’horizon, par éclats vifs et courts.

Me forçant à pivoter en me tirant par le bras, il tendit une large main plate pour me montrer le panorama, ramassant, comme dans un coup de balai, un jardin creux à l’italienne, un quart d’hectare de roses au parfum profond et pénétrant, et un canot automobile au nez épaté qui, au large, chevauchait la marée.

– Elle appartenait à Demaine, l’homme au pétrole.

Il me fit tourner à nouveau, avec politesse, mais brusquerie :

– Entrons.

Nous pénétrâmes par une haute galerie dans une pièce claire, couleur de rose, qu’aux deux bouts des portes-fenêtres rattachaient fragilement à la maison ; elles étaient entrouvertes et étincelaient de blancheur contre le frais gazon qui avait l’air de pousser jusque dans la villa. Une brise souffla dans la pièce, tendit les rideaux en dehors à l’un des bouts et en dedans à l’autre, comme de pâles drapeaux, pour les tordre ensuite et les lancer vers le gâteau de noces saupoudré de sucre glacé, le plafond. Puis elle rida le tapis lie de vin, en faisant une ombre dessus, comme le vent sur la mer.

Le seul objet qui restât tout à fait immobile dans cette pièce était un énorme divan sur lequel deux jeunes femmes étaient perchées comme dans la nacelle d’un ballon amarré. Toutes deux étaient en blanc ; leurs

robes ondulaient, palpitaient comme si elles venaient d'être ramenées par la brise à leur point de départ après avoir fait le tour de la maison en voletant. Il me semble que je restai planté là un bon moment, à écouter les coups de fouet des rideaux et le grincement d'un tableau contre le mur. Puis il y eut un « boum ! » quand Tom Buchanan ferma les fenêtres de derrière. Prisonnier, le vent se coucha dans la chambre, et les rideaux, les tapis et les deux jeunes femmes descendirent lentement vers le plancher.

La plus jeune des deux m'était inconnue. Étendue tout de son long à l'une des extrémités du divan, elle restait parfaitement immobile, le menton soulevé, comme si elle portait dessus en équilibre quelque chose qui risquait de tomber. Si elle me voyait du coin de l'œil, elle n'en laissait rien paraître – de sorte que je faillis lui présenter des excuses pour l'avoir dérangée en entrant.

L'autre femme, Daisy, fit mine de se lever – elle se pencha légèrement en avant avec une expression tendue, puis rit d'un petit rire absurde et délicieux. Je ris aussi et m'avançai dans la pièce.

– Je suis paralysée de bonheur.

Elle rit de nouveau comme si elle avait dit quelque chose de très spirituel, et garda un instant ma main dans la sienne, les yeux levés vers ma figure, comme si j'étais l'être qu'elle désirait le plus revoir. C'était un genre qu'elle avait. Elle donna à entendre dans un murmure que le nom de famille de la jeune équilibriste était Baker. (J'ai ouï dire que Daisy ne murmurait de la sorte que pour forcer les gens à se pencher vers elle ; critique déplacée qui ne lui ôtait rien de son charme.)

Quoi qu'il en fût de cela, les lèvres de miss Baker frissonnèrent ; elle hocha presque imperceptiblement la tête dans ma direction, puis très vite la rejeta en arrière – sans doute l'objet qu'elle portait en équilibre avait failli tomber à sa grande terreur. De nouveau, une sorte de

justification me monta aux lèvres. N'importe quelle exhibition d'assurance m'extorque un tribut étonné.

Je regardai ma cousine qui se mit à me poser des questions de sa voix basse et émouvante. C'était une de ces voix que l'oreille suit dans ses modulations comme si chaque phrase était un arrangement de notes qui ne doit plus jamais être répété. Son visage était triste et charmant, plein de choses luisantes, des yeux luisants, une bouche luisante et passionnée ; mais sa voix était un excitant que les hommes qui l'avaient aimée trouvaient difficile d'oublier : une compulsion chantante, un murmure (« Écoutez-moi donc ! »), l'affirmation qu'elle venait de faire des choses gaies et passionnantes et que des choses gaies et passionnantes planaient dans l'heure qui allait venir.

Je lui dis que je m'étais arrêté une journée à Chicago en venant à New-York et qu'une douzaine de personnes m'avaient chargé pour elle de leurs affectueuses salutations.

– On me regrette donc ? s'écria-t-elle d'une voix extasiée.

– La ville est plongée dans la désolation. Toutes les autos ont la roue gauche arrière peinte en noir comme une couronne funèbre. On entend toute la nuit le long du lac se traîner de longs gémissements.

– C'est magnifique ! Retournons là-bas, Tom, dès demain ! Puis elle ajouta, hors de propos : Je voudrais te montrer ma petite.

– J'en serais...

– Elle dort. Elle a trois ans. Tu ne l'as jamais vue ?

– Jamais.

– Eh bien, attends de l'avoir vue. Elle est...

Tom Buchanan, qui durant cette conversation avait arpenté fébrilement la pièce, fit halte et posa la main sur mon épaule.

– Qu'est-ce que tu fais, Nick ?

– Je travaille dans une banque d'émission.

– Laquelle ?

Je lui dis le nom.

– Jamais entendu parler de ça, fit-il, d'un ton tranchant.

Cela m'irrita.

– Ça viendra, répondis-je d'une voix brève. Ça viendra si tu restes dans l'Est.

– Ne t'en fais pas – je resterai dans l'Est, fit-il, jetant un coup d'œil vers Daisy, puis un autre vers moi, comme s'il s'attendait à de nouvelles reparties, et il ajouta :

– Je serais un sacré imbécile d'aller vivre ailleurs.

À ce moment miss Baker fit : « Absolument ! » avec une telle soudaineté que je sursautai. C'était la première parole qu'elle prononçait depuis mon entrée. Elle-même n'en fut pas moins surprise que moi, car elle bâilla et, à la suite d'une série de mouvements habiles et rapides, elle fut debout sur le plancher.

– Je suis toute ankylosée, se plaignit-elle. J'étais couchée depuis une éternité sur ce divan.

– Ne me regarde pas, riposta Daisy. J'ai essayé tout l'après-midi de t'emmener à New-York.

– Non, merci, fit miss Baker aux quatre cocktails qui arrivaient de l'office. Je m'entraîne avec la dernière rigueur.

Son hôte la regarda avec incrédulité.

– Ah oui ? Il avala son cocktail comme si celui-ci n'avait été qu'une goutte au fond du verre. Que vous arriviez jamais à faire quoi que ce soit, voilà qui me dépasse.

Je regardai miss Baker, me demandant ce qu'elle pouvait bien « arriver à faire ». J'éprouvais du plaisir à la regarder. C'était une fille mince, à seins petits, qui se tenait toute droite et accentuait cette raideur en rejetant le corps en arrière aux épaules comme un jeune élève officier. Ses yeux gris, fatigués par l'éclat du soleil, me rendaient mon regard avec la réciprocité d'une curiosité polie, dans un visage

las, charmant et mécontent. Il me vint à l'esprit que je l'avais déjà vue, elle ou sa photo, quelque part.

– Vous demeurez à West-Egg, dit-elle d'un air méprisant. J'y connais quelqu'un.

– Moi, je n'y connais personne.

– Pas même Gatsby ?

– Gatsby ? fit Daisy. Quel Gatsby ?

Avant que j'eusse pu répondre que c'était mon voisin, on annonça que Madame était servie. Coinçant impérieusement son bras sous le mien, Tom Buchanan me fit sortir comme il aurait poussé un pion sur un damier.

Minces et languissantes, les mains légèrement posées sur les hanches, les deux jeunes femmes nous précédèrent sur une véranda colorée de rose, ouverte vers le soleil couchant, où les flammes de quatre bougies vacillaient sur la table au vent qui avait faibli.

– Pourquoi des bougies ? protesta Daisy en fronçant les sourcils. Elle les éteignit avec les doigts.

– Dans deux semaines, reprit-elle, ce sera le jour le plus long de l'année. Elle nous regarda, radieuse : Est-ce que vous n'attendez pas toujours le jour le plus long de l'année et le ratez quand il arrive ? Moi j'attends toujours le jour le plus long de l'année, et quand il arrive, je le rate.

– Nous devrions nous concerter pour faire quelque chose, bâilla miss Baker en s'asseyant comme si elle se mettait au lit.

– C'est ça, fit Daisy. Mais quoi ?

Elle se tourna vers moi, tout indécise.

– Qu'est-ce qu'ils font, les autres gens ?

Avant que j'eusse pu répondre, ses yeux se fixèrent sur son petit doigt avec une expression de terreur.

– Regardez ! se plaignit-elle, j'ai mal au doigt !

Nous regardâmes – une phalange était noire et bleue.

– Tom, c'est toi qui m'as fait ça, dit-elle, accusatrice. Je sais bien que tu ne l'as pas fait exprès, mais *c'est toi*. C'est ma faute pour avoir épousé une brute d'homme, une grande, énorme carcasse d'...

– Je déteste le mot carcasse, même par taquinerie, riposta Tom de mauvaise humeur.

– Carcasse ! insista Daisy.

Parfois elle et miss Baker parlaient à la fois, avec discrétion et une inconséquence badine qui jamais n'était précisément du bavardage, qui était aussi fraîche que leurs robes blanches et leurs yeux impersonnels, en l'absence de tout désir. Elles étaient là, elles nous acceptaient, Tom et moi, ne faisant qu'un effort courtois et aimable pour nous divertir et se laisser divertir par nous. Elles savaient que le dîner s'achèverait bientôt, qu'un peu plus tard la soirée s'achèverait de même et qu'on la mettrait de côté sans y faire attention. Les choses se passaient autrement dans l'Ouest : on y poussait chaque soirée vers sa fin, de phase en phase, dans une attente toujours déçue, ou bien dans une véritable terreur nerveuse du moment même.

J'avouai, ayant bu mon deuxième verre de vin, un bordeaux rouge qui sentait le bouchon, mais qui, par ces temps de prohibition, n'en était pas moins assez impressionnant :

– Daisy, près de toi je me fais l'effet d'un être pas civilisé du tout. Ne peux-tu pas parler de marchands de cochons ou d'autre chose du même genre ?

N'attribuant aucune signification particulière à cette remarque, je ne m'attendais pas à la façon dont on la releva.

– La civilisation s'en va par morceaux, éclata Tom avec violence. Je suis devenu terriblement pessimiste. As-tu lu *l'Ascension des Empires de gens de couleur*, par un type nommé Goddard ?

– Ma foi, non, répondis-je, assez surpris du ton dont il avait parlé.



– Eh bien, c'est un bouquin très fort que tout le monde devrait lire. L'idée qu'il y développe est que si nous ne faisons pas attention, la race blanche finira par être com-plè-te-ment submergée. C'est de la science. La chose a été prouvée.

– Tom devient très profond, fit Daisy avec une expression de tristesse irréfléchie. Il lit des bouquins graves et farcis de mots longs comme ça. Quel était déjà le mot que nous...

– Mais ces livres, c'est de la science, insista Tom, en lui jetant un regard d'impatience. Ce type-là, il a étudié le sujet à fond. C'est à nous, qui sommes la race dominante, à nous méfier, sinon les autres races prendront la tête.

– Il faut les battre, chuchota Daisy, en clignant féroce-ment l'œil vers le fervent soleil.

– C'est en Californie que vous devriez vivre, où les Japonais... commença miss Baker, mais Tom l'interrompit en se tournant pesamment sur sa chaise.

– L'idée de l'auteur est que nous sommes des Nordiques. Moi, vous, toi, et... (après une infinitésimale hésitation il comprit Daisy dans le dénombrement par une légère inclination de tête ; ma cousine cligna l'œil de nouveau à mon intention.) Et c'est nous qui avons produit tout ce qui fait la civilisation – oh ! la science, et l'art, tout cela, quoi. Vous comprenez ?

L'effort qu'il faisait pour penser comportait un élément pathétique, comme si sa fatuité, plus aiguë qu'autrefois, ne lui suffisait plus.

Quand presque au même instant, le téléphone ayant sonné dans la maison, le maître d'hôtel sortit de la véranda, Daisy en profita pour se pencher vers moi.

– Je vais te révéler un secret de famille, murmura-t-elle, débordante d'enthousiasme. Il s'agit du nez du maître d'hôtel. Tu veux savoir ce qui est arrivé au nez du maître d'hôtel ?

– Je ne suis pas venu pour autre chose.

– Eh bien, il n’a pas toujours été maître d’hôtel. Il était fourbisseur chez des gens à New-York qui avaient un service d’argenterie pour deux cents personnes. Il fourbissait du matin au soir. Ça a fini par lui attaquer son nez...

– Les choses allèrent de mal en pis, lui souffla miss Baker.

– C’est ça. Les choses allèrent de mal en pis, si bien qu’il lui fallut abandonner le métier.

Un instant le dernier rayon du soleil se posa avec une affection romantique sur son visage resplendissant ; sa voix me forçait à me pencher vers elle en retenant ma respiration – puis le rayon s’effaça ; sa lueur l’abandonna comme à regret, tels des enfants qui s’éloignent d’une vue plaisante, au crépuscule.

Le maître d’hôtel revint et murmura quelques mots à l’oreille de Tom. Tom fronça les sourcils, repoussa sa chaise et, sans mot dire, entra dans la maison. Comme si son absence avait ranimé en elle je ne sais quoi, Daisy avança de nouveau le buste et sa voix se fit chaude et chantante.

– Je suis ravie de te voir à ma table, Nick. Tu me fais songer à... à une rose, absolument à une rose. N’est-ce pas qu’il ressemble à une rose ? – Elle se tourna vers miss Baker, quêtant une confirmation.

– Absolument à une rose ?

C’était faux. Je ne ressemble en rien à une rose. Elle improvisait, voilà tout, mais une chaleur troublante émanait d’elle, comme si son cœur s’efforçait de jaillir vers vous, caché dans une de ces paroles émouvantes, sans souffle. Tout à coup, elle jeta sa serviette sur la table, s’excusa et pénétra dans la maison.

Miss Baker et moi, nous échangeâmes un bref coup d’œil, consciemment dépourvu d’expression. J’allais parler, quand elle se redressa sur sa chaise et fit « chut ! » d’une voix significative. Un